

Deuxième considération intermédiaire

La « théorie critique de l'École de Francfort », ainsi que l'on a coutume de l'appeler, est un mythe académique. L'idée même d'une théorie critique est, à proprement parler, incompatible avec la notion d'école et tout ce qu'elle peut connoter : unité de la pensée et de la méthode, définition d'une orthodoxie, constitution de dogmes et, pourquoi pas, désignation d'un pontife. Habermas a tout à fait raison lorsqu'il affirme que l'étiquette unitaire suggère une « unité largement fictive¹ ». En fait, il n'y a pas une théorie critique, et *a fortiori* pas une école, mais bien plutôt plusieurs théories critiques, ou, mieux encore, plusieurs théoriciens critiques qui traitent d'une problématique plus ou moins commune (la domination) à l'intérieur d'une tradition de pensée plus ou moins partagée (le marxisme occidental). Traiter la « théorie critique » comme une entité homogène revient à ignorer les différences qui existent entre ses diverses périodes (Francfort/New York/Francfort) et ses divers auteurs (Horkheimer, Adorno, Marcuse, Benjamin...), et à tomber dans le piège de l'identité du concept et de la chose – piège qu'Adorno n'a cessé de pointer et que, en fin de compte, il n'a lui-même pas su éviter...

Néanmoins, l'appellation de « théorie critique de l'École de Francfort » est entrée dans le langage commun des sociologues et des philosophes, particulièrement ceux des pays anglo-saxons et germanophones, pour désigner à la fois un cercle d'intellectuels paramarxistes et une théorie radicale et totalisante de la société². Les intellectuels en question étaient tous associés à l'Institut für

1. Cf. HABERMAS, J. : « Drei Thesen zur Wirkungsgeschichte der Frankfurter Schule », dans HONNETH, A. et WELLMER, A. (sous la dir. de) : *Die Frankfurter Schule und die Folgen*, p. 8. À ce propos, cf. également ABENSOUR, M. : « La théorie critique : une pensée de l'exil ? », p. 179-200.

2. La littérature secondaire sur la théorie critique est abondante. Pour une introduction générale, cf. HELD, D. : *Introduction to Critical Theory. Horkheimer to Habermas* ; DUBIEL, H. : *Theory and Politics. Studies in the Development of Critical Theory* ; KELLNER, D. : *Critical Theory, Marxism and Modernity* ; CONNERTON, P. : *The Tragedy of Enlightenment. An Essay on the Frankfurt School* ; FRIEDMAN, G. : *The Political Philosophy of the Frankfurt School* ; SLATER, P. : *Origin and Significance of the Frankfurt School. A Marxist Perspective* ; TAR, Z. : *The Frankfurt School. The Critical Theories of Max Horkheimer and Theodor W. Adorno* ; BOTTOMORE, T. : *The Frankfurt School* ; ARATO, A. et GEBHARDT, E. (sous la dir. de) : *The Essential Frankfurt School Reader* ; GMÜNDER, U. : *Kritische Theorie. Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas* ; ASSOUN, P. : *L'École de Francfort* ; ASSOUN, P. et RAULET, G. : *Marxisme et théorie critique* ; VINCENT, J.-M. : *La théorie critique de l'École de Francfort* et ZIMA, P. : *L'École de Francfort. Dialectique de la particularité*. En outre, il faut noter le rassemblement d'un peu moins de cent articles sur l'École de Francfort dans Bernstein, J. (sous la dir. de) : *The Frankfurt School : Critical Assessments*, 6 vol.

Sozialforschung. Cet institut, qui fut fondé en 1923 à Francfort-sur-le-Main par Félix Weil, fils d'un riche marchand juif, constituait le seul institut marxiste de l'Allemagne d'avant-guerre. Or, ce n'est qu'en 1931, lorsque Max Horkheimer prit la direction de l'Institut, que les bases furent réellement jetées de ce qui allait, par la suite, faire histoire sous la dénomination trompeuse – trompeuse car les travaux les plus importants ont été réalisés en exil aux États-Unis – de l'École de Francfort³. En même temps que Horkheimer succédait à Carl Grünberg, la fascinante *Zeitschrift für Sozialforschung* (vol. 1 : Leipzig, 1932 ; vol. 2 à 7 : Paris, 1933-1938 ; vol. 8-9 : New York, 1939-1941, paru sous le titre de *Studies in Philosophy and Social Science*) prit la relève du *Grünberg Archiv* (*Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*) en tant qu'organe de l'Institut⁴. Sous la direction intellectuelle de Max Horkheimer – pour ne pas dire, comme certains, sous sa « dictature » –, les bureaux luxueux de l'Institut furent occupés par des gens aussi célèbres que Theodor W. Adorno (philosophie, sociologie, musicologie, critique littéraire), Herbert Marcuse (philosophie sociale), Erich Fromm (psychanalyse, psychologie sociale), Friedrich Pollock (économie, plus particulièrement les problèmes de la planification), Leo Löwenthal (sociologie de la culture et de la littérature), Franz Neumann (économie, sociologie politique, sociologie du droit), Otto Kirchheimer (sociologie politique, sociologie du droit) et, *last but not least*, Walter Benjamin (philosophie, critique littéraire). Le noyau dur, ou, pour reprendre les termes de Axel Honneth, le « cercle intérieur » de l'Institut fut formé autour de Max Horkheimer par Adorno, Marcuse, Pollock, Fromm (jusqu'en 1939) et Löwenthal⁵. Dans la présente étude, je me limiterai strictement aux écrits de Horkheimer, Adorno et Marcuse.

Si le problème central des sociologies bourgeoises est celui de l'ordre social, le problème central des sociologies marxistes est celui du « désordre social » : pourquoi, contrairement aux prévisions de Marx, la polarisation des classes et la révolution prolétarienne n'ont-elles pas eu lieu dans les pays capitalistes les plus avancés⁶ ? Face à cette épineuse question, la position de la théorie critique a évolué. Dans le cours de son développement, lui-même lié à celui de la société occidentale (fascisme en Europe, stalinisme en Union soviétique, culture de masse aux États-Unis⁷), elle est progressivement passée d'une théorie critique et révolutionnaire du capitalisme des monopoles à une critique

3. Pour l'histoire quasi officielle de l'École de Francfort, cf. Martin JAY : *L'imagination dialectique. Histoire de l'École de Francfort et de l'Institut de recherches sociales (1923-1950)*. À compléter par WIGGERSHAUS, R. : *Die Frankfurter Schule. Geschichte, Entwicklung, politischer Bedeutung*.

4. La *Zeitschrift für Sozialforschung* a récemment été réimprimée en édition de poche par DTV (Deutscher Taschenbuch Verlag, Munich, 9 vol.). Sur la *Zeitschrift*, à laquelle ont, entre autres, contribué A. KOVRÉ, M. HALBWACHS, R. ARON, G. FRIEDMANN, M. MEAD, P. LAZARFELD et H. LASWELL, cf. SCHMIDT, A. : « Die *Zeitschrift für Sozialforschung*. Geschichte und gegenwärtige Bedeutung », dans *Zur Idee der kritischen Theorie*, p. 36-124 et HABERMAS, J. : « Die Frankfurter Schule in New York », dans *Philosophisch-politische Profile*, p. 411-425.

5. Pour une analyse des différences et des oppositions entre l'approche théorique du « cercle intérieur » et celle de la « périphérie » de l'Institut, cf. HONNETH, A. : « Critical Theory », dans GIDDENS, A. et TURNER, J. (sous la dir. de) : *Social Theory Today*, p. 347-358.

6. Cf. LOCKWOOD, D. : *Solidarity and Schism*. « *The Problem of Disorder* » in *Durkheimian and Marxist Sociology*, p. x, 166-167.

7. Pour un cadrage historique de la théorie critique, cf. DUBIEL, H. : *op. cit.*, 1^{re} partie.

théorique et radicale de la rationalité formelle-instrumentale. Pour bien comprendre la dérive des années trente d'une position marxiste révolutionnaire vers un wébérianisme mélancolique de gauche, fixé purement et simplement sur la problématique de la réification, il est important de voir que la dynamique de la théorie critique trouve son point de départ (et d'arrivée) dans la réfutation de la théorie lukácsienne de la conscience de classe⁸. En effet, la théorie de la réification de Lukács, telle qu'elle est présentée dans *Histoire et conscience de classe*, constitue le noyau paradigmatique de la théorie critique. Comme nous l'avons vu, la théorie lukácsienne intègre la théorie wébéro-marxiste de la réification et la théorie hégélo-marxiste de la conscience de classe dans une synthèse problématique. La théorie critique décompose cette synthèse et, par là même, elle la détruit : d'une part, elle abandonne la théorie hégélo-marxiste de la conscience de classe (i) et, d'autre part, elle radicalise la théorie wébéro-marxiste de la réification (ii).

i) *Réfutation de la théorie de la conscience de classe*. Si Lukács, dans le cadre d'une logique hégélienne, pensait encore que la réification trouverait nécessairement ses limites dans la conscience du prolétariat en tant qu'autoconscience de la marchandise, ce n'est plus le cas des membres de l'École de Francfort. Ils dénoncent comme pétition de principe de l'idéalisme objectif la thèse qui voit dans le prolétariat l'identité du sujet et de l'objet et la transforment en une hypothèse empirique. Il s'avère alors que le prolétariat n'est nullement révolutionnaire. Au contraire, totalement intégré dans la société, il apparaît comme un des remparts les plus sûrs du capitalisme tardif. Pour les membres de l'École de Francfort, la question « où est le prolétariat ? » n'est plus qu'une « question férocement comique⁹ ». Amputé de la théorie de la conscience de classe, tout l'édifice lukácsien risque de s'écrouler, car si le prolétariat n'est pas remplacé par quelque chose, si le prolétariat n'est plus l'agent de la rédemption, mais seulement et uniquement la victime de la domination et de la répression, la négation de la réification devient forcément aussi indéterminée que sa critique devient abstraite. Au lieu d'abandonner les prémisses de la philosophie de la révolution au profit d'une théorie postmarxiste du réformisme démocratique radical, au lieu de remplacer le thème du dépassement par celui de l'alternative, les membres de l'École de Francfort sont, malgré tout, de façon négative pour ainsi dire, restés attachés jusqu'à la fin à la figure onto-théo-téléologique de la réification et de la rédemption. Au lieu de considérer la double dialectique des classes sociales et de voir qu'une classe dominée est toujours aussi une classe contestataire, qu'une conduite réactionnaire est toujours aussi et nécessairement liée à une conduite progressiste, ils sont restés fixés sur l'aliénation du prolétariat et l'ajournement de la révolution¹⁰.

8. Cf. à ce propos l'admirable article de BRUNKHORST, H. : « Paradigmenkern und Theoriendynamik der kritischen Theorie der Gesellschaft », p. 22-56.

9. ADORNO, T.W. : *Minima Moralia*, p. 182 et *Vorlesung zur Einleitung in die Soziologie*, p. 25.

10. Sur la « double dialectique des classes sociales », cf. TOURAINE, A. : *Sociologie de l'action*, p. 133 sq. et surtout *Production de la société*, p. 146 sq.

C'est d'ailleurs ce bagage marxiste important, ce *Restmarxismus*, qui explique à mon avis pourquoi, après 1945, Horkheimer, Adorno et Marcuse ont désespérément cherché une solution de remplacement pour la théorie de la conscience de classe, soit dans la religion (Horkheimer), soit dans l'esthétique (Adorno), soit dans un bric-à-brac philosophico-esthétique-biologique (Marcuse). Or, cette recherche n'a pas abouti. D'une façon ou d'une autre, à chaque fois, elle a débouché sur une vision parfaitement utopique de ce que la société devrait être, donc de ce qu'elle pourrait être si elle était irréprochablement adéquate à son concept (identité rationnelle du sujet et du prédicat – cf. *infra*, chap. 3). Il s'ensuit que la négation, dans la mesure même où elle tendait à devenir totale, est restée abstraite ou, comme le dit Raulet, « fantôme¹¹ ». Au fur et à mesure que le messianisme révolutionnaire de Lukács faisait place à une sorte de « mélancolie de gauche » (Benjamin) et à une « nostalgie du Tout Autre » (Horkheimer) – opposant ainsi abstraitement l'utopie à la dystopie –, les membres de l'École de Francfort ont fini par ne plus voir d'autre issue à la réification que la rupture utopiste (chez Marcuse : décisionniste) de l'Événement. Bref, la théorie critique a dégénéré en une critique théorique de la réification.

ii) *Vérification de la théorie de la réification*. Sans prolétariat, il n'y a plus d'espoir. Sans la composante hégélo-marxiste, seule demeure la dimension wébéro-marxiste de la théorie de la réification de Lukács. Celle-ci constitue le noyau dur de la théorie critique. Dès le départ – des premières attaques horkheimeriennes du positivisme aux analyses adorniennes du fétichisme dans la musique et à la théorie marcusienne de la société unidimensionnelle –, la théorie wébéro-marxiste de la réification a apparemment été corroborée par les faits. Dans la mesure où tous les écrits du cercle intérieur de l'École de Francfort sont constitués, dès le départ et sans aucune exception, par ce que je propose d'appeler l'*a priori* de la réification, la vérification *a posteriori* de la réification ne relève pas du hasard. Jamais les membres de l'École de Francfort n'ont cherché à réfuter, que ce soit de façon popperienne ou non, la thèse wébéro-marxiste de la réification. Bien au contraire, qu'il s'agisse du marxisme schopenhauerien de Horkheimer, du marxisme nietzschéen d'Adorno ou du freudo-marxisme de Marcuse, tous radicalisent, universalisent, absolutisent et ontologisent la théorie de la réification. Par conséquent, ils aboutissent tous au même constat : la réification est totale.

J'estime que ce constat, qui d'ailleurs s'autoréfute, sape les fondements de la théorie critique, car si la réification est totale, la critique devient à proprement parler impossible. En effet, une théorie du social ne peut être critique qu'à condition qu'elle ne totalise pas la réification sociale. La réification constitue certes un *a priori* méthodologique de la théorie critique (cf. *infra*, conclusion), mais celle-ci ne peut maintenir sa force critique et son impulsion émancipatrice que si elle contrôle consciemment et de manière réflexive ses présupposés métathéoriques. Si l'*a priori* de la réification est transformé en un

11. RAULET, G. : *Herbert Marcuse. Philosophie de l'émancipation, passim*.

a priori métaphysique, donc s'il n'est pas réflexivement contrôlé et contrebalancé par l'*a priori* de l'autonomie du sujet, l'espace métathéorique des possibles se cristallise et la théorie critique se transforme en une simple critique théorique de la réification. Une théorie critique qui substitue la métaphysique de la réification à son heuristique n'est pas une théorie critique, mais une théorie unidimensionnelle du social.

Dans cette seconde partie, j'essaierai de montrer que le diagnostic francfortois de la réification est le résultat d'une cristallisation prématurée de l'espace métathéorique des possibles. Dès le départ, la théorie critique se présente comme un fonctionnalisme à rebours conçu de telle façon que seuls les processus sociaux contribuant à la stabilisation et à la reproduction de la domination y trouvent leur place. En projetant son modèle métathéorique restreint et ultradéterministe (agir stratégique et structure matérialiste) sur la réalité et en substituant par la suite l'un à l'autre, la théorie critique a systématiquement et méthodiquement réifié le réifiant. Si, se plaçant dans la perspective de la sociologie actionnaliste, on conçoit la société comme un système hiérarchique à trois niveaux¹² – où le système supérieur d'action historique (« système de création ») détermine le système politique (« système d'adaptation ») qui détermine à son tour le système inférieur d'organisation sociale (« système de fonctionnement ») –, la sociologie critique apparaît comme une sociologie de l'action inversée, ou, comme le dit Touraine, comme une « antisociologie¹³ ». En effet, réduisant systématiquement la société à son niveau le plus bas, elle la conçoit invariablement comme une organisation ou, comme le dit quelque part Horkheimer, comme une « grande entreprise ». Et au fur et à mesure que l'analyse s'éloigne de la perspective actionnaliste, elle se rapproche de ce que Bourdieu appelle le « fonctionnalisme du pire¹⁴ ». Conséquemment, l'accent se déplace de la production à la reproduction et de la création à la domination. La société perd sa créativité et son historicité pour s'enfoncer dans la reproduction et la réification. Quoi que les théoriciens de la réification puissent affirmer, leur société unidimensionnelle n'est que le résultat de l'unidimensionnalité de leur propre théorie. En ce sens, on peut dire que la théorie critique est bel et bien devenue le symptôme de son propre diagnostic. La réification n'est pas seulement l'*a priori* de la théorie critique, elle est aussi son point aveugle¹⁵. Parce que son premier mot est celui de la réification, son dernier mot est celui de la fin – fin de l'idéologie, fin de l'histoire, fin de l'individu. S'il faut retenir autre chose de la théorie critique que sa sensibilité à la douleur humaine et son refus d'oublier les crimes nazis, c'est sans doute son échec métathéorique.

12. Le principe de la hiérarchie des trois niveaux (système d'action historique, système politique ou institutionnel, organisation sociale) et des trois approches correspondantes (sociologie de l'action, sociologie néolibérale des décisions, sociologie fonctionnaliste) est au fondement de la sociologie tourainienne. Cf. TOURAINE, A. : *Sociologie de l'action*, chap. 2, *Production de la société*, chap. 1, *La voix et le regard*, chap. 3 et *Pour la sociologie*, chap. 1-3.

13. TOURAINE, A. : *Le retour de l'acteur*, p. 26.

14. BOURDIEU, P. : *Réponses*, p. 58.

15. Dans le langage à la mode de l'épistémologie constructiviste, de Maturana et Varela à Spencer Brown et Luhmann, on pourrait dire que la théorie critique voit ce qu'elle voit, mais qu'elle ne voit pas ce qu'elle ne voit pas. Seule une métacritique de la critique, qui voit ce que la critique ne voit pas, est à même de corriger les effets réificateurs de la cristallisation de l'espace métathéorique.

Dans la mesure où une théorie ne peut être critique qu'en présupposant l'ouverture du système social, la théorie critique, axée comme elle l'est sur la démonstration de la clôture du système, est une contradiction dans les termes. L'impasse théorique et politique dans laquelle elle s'est fourvoyée prouve *a contrario* que, si la théorie veut être critique, donc si elle veut être plus qu'une critique théorique de la domination, elle doit absolument rouvrir l'espace métathéorique des possibles de la théorie sociale.